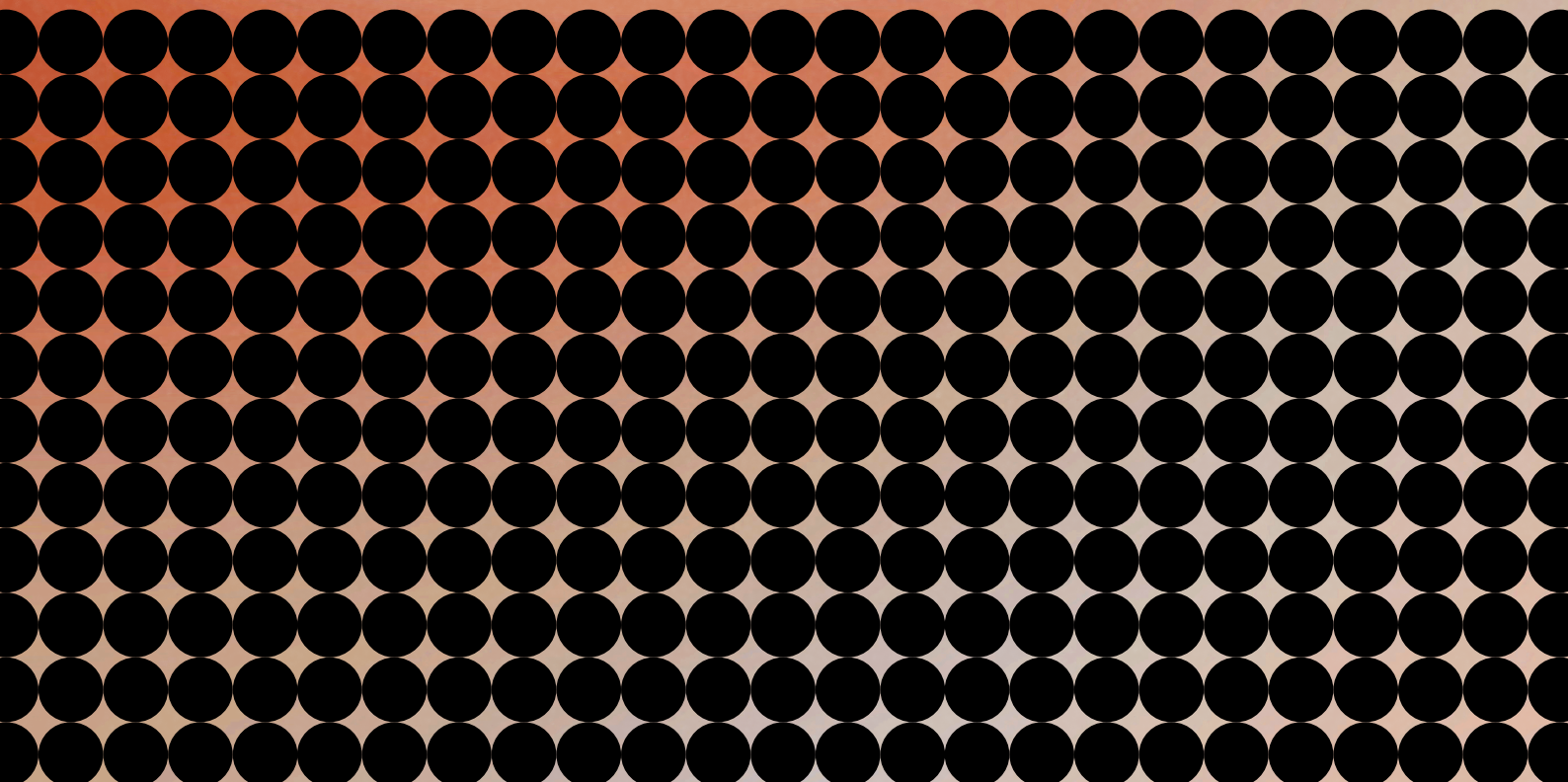


Clés pour déconstruire le racisme anti-Noir·es



Fondat°
Bernheim



Le racisme anti-Noir·es continue d'affecter les personnes et les communautés aujourd'hui.

Introduction

Cette brochure a été conçue pour favoriser la compréhension de ce racisme, afin de mieux en saisir les origines, ses manifestations et ses effets sur les individus et les groupes.

Elle vise également à contribuer à la capacité de repérer ces formes de racisme, dans la vie quotidienne, dans les institutions ou dans les représentations culturelles.

Nous espérons qu'elle pourra servir de guide afin de créer des environnements plus inclusifs en transformant la connaissance en pratiques solidaires et justes.

Terminologie

Les mots que nous utilisons comptent. Ils peuvent renforcer des stéréotypes ou, au contraire, ouvrir la voie à la compréhension des individus, des histoires et des mécanismes sociaux. Cette section vise à clarifier certains termes qui nous semblent essentiels pour comprendre le racisme anti-Noir-es.

Savoir nommer les phénomènes, c'est une première étape nécessaire afin de mettre en place des réponses adaptées aux manifestations du racisme anti-Noir-es.

De manière générale, nous recommandons aussi l'utilisation de formulations centrées sur la personne – *comme personne noire, personne blanche, personne afrodescendante ou personne métisse* – afin d'éviter les termes essentialisants, racialisants ou historiquement violents.

Race

La race est une subdivision d'une espèce vivante en fonction de caractères morphologiques. En ce qui concerne l'espèce humaine, le critère de différenciation qui l'a emporté, sans fondement rationnel, est celui de la couleur de la peau.

Dans les années 1970, avec l'essor de la génétique, qui a montré que l'espèce humaine partage le même patrimoine génétique à 99,8 %, le concept de "races", qui n'a donc aucun fondement biologique, est totalement abandonné. Cependant, de nos jours le terme conserve un usage social ou juridique. (Patou-Mathis, 2013).

Il est donc admis aujourd'hui que la notion de race humaine est totalement dénuée de fondement scientifique et elle est politiquement inacceptable. En effet, les différences morphologiques retenues entre groupes humains sont négligeables au vu des différences biologiques entre individus d'une même population.

Après avoir beaucoup utilisé la notion jusqu'aux années 1930 dans le contexte de la colonisation – et en Allemagne jusqu'en 1945 –, la géographie européenne contemporaine n'y fait plus référence. En France, le terme « ethnique » est parfois utilisé en substitut euphémisé à la race, c'est pourquoi son emploi peut être controversé. Pour rappeler que le fait de désigner les personnes par leur couleur de peau est toujours une représentation, mais aussi que cette assignation sociale est loin d'être sans conséquence dans la vie quotidienne des personnes concernées, les chercheurs en sciences sociales parlent de « groupes racisés ». Aux États-Unis, la race et l'ethnicité sont considérées comme deux identités séparées et distinctes.

Racisme

Hiérarchisation des individus par d'autres individus en fonction de leur couleur de peau ou de leur ethnicité, réelle ou supposée. Par un processus de racialisation et donc d'altérisation, les personnes non-blanches sont considérées comme inférieures et l'Autre.

Cela a principalement des conséquences matérielles (accès à l'emploi et au logement digne, survie face aux institutions, illégalité identitaire, etc) et psychologiques (dignité, maladies mentales, assimilation, dédoublement, etc).

Black Face

Pour les uns, il s'agit d'une « *simple blague* », d'aucuns osent dire « *un hommage* ». Pour les autres, le *blackface*, qui consiste à se grimer le visage en noir, n'est autre que la manifestation sans équivoque d'un racisme ordinaire, qui trouve sa source dans une culture post-coloniale insidieuse. Si aux États-Unis, cette dernière idée a fait son chemin, cela ne semble pas être le cas en Europe et le malaise que cette pratique suscite.

Pour comprendre le malaise que le *blackface* suscite, il faut remonter à l'origine de cette coutume, héritée de l'exposition des esclaves noir·es, au début du XIX^e siècle.

Selon John Strausbaugh, auteur d'un ouvrage paru en 2006 sur le sujet (*Black Like You*, non traduit en français), le *blackface* s'inscrit dans une tradition qui consistait à exhiber les Noir·es pour divertir les blanc·hes lors de ventes d'esclaves africain·es. S'il fallait encore insister sur le caractère raciste du *blackface*, Eric Fassin, professeur de sociologie, souligne que se grimer en Noir·e, c'est faire fi de « *l'expérience brutale* » qui est la leur, car « *le maquillage s'enlève* » : « Etre noir·e, ce n'est pas un travestissement, ce n'est pas pour rire ; c'est une condition, prise dans une histoire raciale. »

Privilège blanc

Avantages invisibles mais systématiques dont bénéficient les personnes dites « Blanches » uniquement parce qu'elles sont « Blanches ».

La blanchité permet de tirer avantage involontairement, voire inconsciemment, du fait que d'autres personnes soient racisées et donc discriminées. Les personnes blanches n'ont pas à subir de discrimination en tant que « Blanc·hes » et elles possèdent « un sac à dos invisible et sans poids, rempli de fournitures spéciales, cartes, passeports, carnets d'adresses, codes, visas, vêtements, outils et chèques en blanc » selon la chercheuse Peggy McIntosh. Dans ses travaux, elle identifie 26 privilèges blancs, dont l'estime de soi, le statut social, le pouvoir d'achat, l'accès au marché du travail, ...

Micro-agressions ou agressions du quotidien

Le terme a été théorisé à la fin des années 60 par un psychiatre et professeur de l'Université de Harvard, témoin de nombreuses insultes et licenciements par des Américain-es blanc-ches contre des Afro-américain-es.

Les micro-agressions, ce sont des paroles, des gestes ou des comportements d'apparence banale mais qui, en réalité, ont un caractère hostile, péjoratif ou insultant envers une personne ciblée parce qu'elle appartient à une communauté. L'hostilité de l'auteur-riche de l'agression n'est pas nécessairement intentionnelle.

Pour ceux qui observent l'interaction, celle-ci paraît généralement inoffensive. Pourtant, les micro-agressions sont considérées comme une forme de discrimination quotidienne. Les individus ne faisant pas partie du groupe dominant en sont régulièrement victimes. Combinées entre elles, toutes ces micro-agressions peuvent provoquer un tort émotionnel grave sur un individu. Ces micro-agressions font partie du continuum des violences, qu'elles soient racistes, antisémites, misogynes, sexistes, validistes, grossophobes, lgbtphobes, ... et perpétuent les stéréotypes négatifs. D'ailleurs, de nombreux chercheur-euses ont pointé du doigt que ces comportements peuvent, à long terme, être encore plus dangereux que des expressions manifestes de discriminations. Parce que les micro-agressions sont plus « subtiles », donc souvent ignorées ou minimisées.

Cette ignorance peut amener la victime à douter d'elle-même et de ses propres ressentis, et donc mener à une réelle perte d'estime de soi. Les personnes noires, comme d'autres communautés, subissent des agressions au quotidien, qui ont un impact considérable sur leur santé mentale et physique.

Il faut être conscient-e que ce terme peut crispier certaines communautés car, dans l'esprit de certain-es, le terme micro-agression tend à minimiser l'intensité de l'agression. Certain-es préfèrent donc utiliser le terme d'agression au quotidien.

Introduction

Comprendre le racisme aujourd'hui passe par un regard clair sur le passé. La colonisation belge a laissé des traces profondes chez les individus et les communautés.

Cette section offre une vue d'ensemble des grandes étapes de la colonisation, de l'État indépendant du Congo à l'administration belge, en passant par le Rwanda et le Burundi.

Il s'agit de montrer comment ces événements ont façonné des structures de pouvoir, des stéréotypes et des inégalités qui perdurent encore aujourd'hui. Connaître cette histoire, c'est mieux comprendre les défis actuels et être capable d'agir pour des environnements plus justes et inclusifs.

Avant la colonisation : des sociétés vivantes

Les régions qui deviendront le Congo, le Rwanda et le Burundi étaient habitées par des sociétés complexes, organisées et dynamiques. On y trouvait des royaumes structurés, comme ceux des Kuba, des Lunda ou du Kongo, avec des institutions politiques, des systèmes d'échange, des traditions artistiques élaborées et des formes de gouvernance profondément ancrées.

Pourtant, la rhétorique européenne de la fin du XIX^e siècle les a décrites comme des espaces « vides » ou « arriérés », une Afrique « à civiliser », un narratif indispensable pour justifier l'entreprise coloniale. Ce décalage entre réalité et propagande annonce un système fondé sur la violence, la spoliation et la production de mensonges destinés à masquer cette violence.

La Conférence de Berlin (1884-1885)

La Conférence de Berlin a été un moment clé dans l'histoire de l'Afrique et de la colonisation. Réunie par les puissances européennes, elle visait premièrement à régler la question du Congo, convoité par plusieurs pays européens (France, Portugal, ...), elle organisera finalement le partage du continent africain entre elles, sans la moindre participation des Africain·es concerné·es.

Les puissances européennes, souvent avec peu de connaissance de la géographie, de la diversité ethnique, linguistique ou culturelle, dessinèrent leurs zones d'influence depuis leurs capitales, sur la base d'intérêts économiques, stratégiques ou symboliques, et non selon les réalités locales.

Dans de vastes espaces (déserts, zones peu explorées, forêts, montagnes), les tracés furent souvent "rectilignes", définis par des latitudes et longitudes arbitraires, d'où l'expression "frontières à la règle".

Cette conférence a ainsi posé les bases de l'exploitation des populations et des ressources africaines, en légitimant la colonisation et en instituant des systèmes de domination qui ont profondément marqué l'histoire et continuent d'influencer la vie des communautés africaines aujourd'hui.

L'Etat Indépendant du Congo ou la propriété privée de Leopold II (1885 – 1908)

Lorsque Léopold II obtient en 1885 la reconnaissance internationale de l'État indépendant du Congo, il ne devient pas seulement souverain d'un territoire immense ; il en devient le propriétaire privé. Cette reconnaissance internationale ne signifie cependant pas que l'ensemble du territoire est contrôlé, les entités politiques déjà présentes sur le territoire du Congo vont opposer une importante résistance à cette colonisation.

Sous prétexte de combattre l'esclavage et d'apporter la civilisation, Léopold II met en place un système de prédation économique d'une brutalité extrême, assimilable à de l'esclavage. L'exploitation du caoutchouc et de l'ivoire repose sur un travail contraint, organisé autour de quotas impossibles à atteindre.

Les populations se retrouvent confrontées aux prises d'otages, aux villages incendiés, aux tortures et aux mutilations, dont les mains coupées sont devenues l'un des symboles les plus connus. Cette réalité, qui a coûté des millions de vies, est longtemps restée occultée dans la mémoire belge, bien qu'elle ait été documentée à l'époque. Les Congolais·es n'ont jamais été passif·ves : iels ont résisté, parfois par des révoltes locales, parfois en s'appuyant sur des figures spirituelles ou culturelles.

Le Congo belge (1908–1960) : une autre forme de domination

En 1908, la Belgique reprend officiellement le territoire en intégrant le Congo comme colonie d'État. On dit souvent que cette période aurait été « plus douce », mais cette formule cache une continuité avec le régime léopoldien.

Le travail forcé reste largement utilisé, en particulier dans les mines, sur les chantiers et dans les plantations. La ségrégation raciale s'institutionnalise : infrastructures, soins, quartiers, salaires, tout est organisé selon une hiérarchie où les Européen·es occupent la position supérieure. L'école, principalement missionnaire, devient un instrument de contrôle social : elle impose une vision du monde européenne et discipline les corps autant que les esprits, dévalorisant les cultures, les langues et les savoirs africains. L'accès à une véritable éducation secondaire ou universitaire reste extrêmement limité : jusqu'aux années 1950, la Belgique ne forme quasiment aucune élite congolaise, une stratégie délibérée pour maintenir la dépendance politique.

Rwanda et Burundi : divisions fabriquées

La domination belge ne se limite pas au Congo. Au Rwanda et au Burundi, placés sous administration belge après la Première Guerre mondiale et les victoires de la force publique (armée coloniale composée de soldats congolais) au Rwanda, au Burundi et à Tabora, alors colonies allemandes, les autorités coloniales vont transformer des catégories sociales fluides en identités raciales rigides.

En imposant les cartes d'identité ethniques et en réservant l'accès à certains postes aux Tutsi au nom d'une fausse théorie de « supériorité raciale », la Belgique contribue à figer et à renforcer des divisions dont les conséquences seront, des décennies plus tard, dévastatrices. Ces choix administratifs ont profondément altéré les équilibres internes des sociétés rwandaises et burundaises, créant des fractures qui ne préexistaient pas sous cette forme.

Résistances africaines

La période allant de la Seconde Guerre mondiale à la fin des années 1950 voit émerger une nouvelle phase de contestation. L'urbanisation, l'accès légèrement élargi à l'éducation et les circulations d'idées panafricaines nourrissent des formes de résistance politique plus organisées. Des journaux congolais, des associations culturelles et des mouvements religieux deviennent des foyers de politisation. En quelques mois seulement, grâce à une agitation politique croissante et à l'impossibilité pour la Belgique de maintenir l'ordre colonial, Le Congo prend son indépendance en 1960, suivie de celle du Rwanda et du Burundi en 1962. Les indépendances africaines ne sont donc ni un cadeau belge ni une transition ordonnée, mais le résultat cumulé de décennies de luttes, d'usure du système colonial et de pressions internationales.

La décolonisation, un processus nécessaire

Cependant, la décolonisation officielle n'a pas mis fin aux logiques coloniales et aux structures héritées : inégalités économiques, frontières imposées, stéréotypes raciaux, mémoires sélectives. La Belgique, comme d'autres puissances européennes, a continué d'exercer une influence économique et politique dans ses anciennes colonies. L'assassinat de Patrice Lumumba en 1961, auquel la Belgique a joué un rôle essentiel, symbolise cette volonté de contrôler l'après-indépendance.

Aujourd'hui, le travail de décolonisation consiste à reconnaître l'ampleur des violences, mais aussi la richesse des résistances africaines ; c'est restituer la complexité des sociétés colonisées et défaire les récits qui ont légitimé leur domination. C'est, enfin, comprendre que les effets de la colonisation ne relèvent pas uniquement du passé : ils continuent de structurer des rapports économiques, politiques et symboliques. Décoloniser aujourd'hui signifie se donner les outils pour transformer ces structures, pour réparer, pour restituer ce qui a été pris — objets culturels, terres, dignités — et pour renouveler les liens entre anciens colonisateur·trices et colonisé·es sur des bases de justice, de mémoire et de respect.

De quoi parle-t-on ?

Il a été progressivement démontré par des chercheur·euses en psychologie que les traumatismes infligés aux survivant·es de communautés victimes de violences collectives entraînent des répercussions directes sur le bien-être de leurs descendant·es. Ce phénomène est appelé traumatisme intergénérationnel.

Au début des années 2000, un nouveau domaine de recherche a émergé autour de l'idée de l'épigénétique, qui suggère que des traumatismes vécus par une génération pourraient modifier l'expression du génome et affecter plusieurs générations à venir. Autrement dit, les blessures psychologiques infligées par la violence, l'exploitation et l'oppression pourraient être inscrites dans la biologie des individus, et ces effets pourraient se transmettre à leurs enfants et petits-enfants.

Cela montre que les dégâts causés par des événements traumatiques comme l'esclavage, la colonisation, le racisme systémique et les violences policières ne se limitent pas uniquement aux victimes directes. Les impacts psychologiques et émotionnels se répercutent sur l'ensemble des communautés noires, affectant les générations suivantes même si elles n'ont pas directement vécu ces événements.

Les communautés noires dans le monde entier continuent de lutter contre cet héritage de traumatismes intergénérationnels, cherchant à guérir et à se reconstruire tout en revendiquant justice et reconnaissance. Ces luttes sont à la fois individuelles et collectives, portant sur la mémoire, l'identité, et la réparation des injustices historiques.

L'impact sur les personnes et les communautés de nos jours

L'histoire des communautés noires est traversée par de nombreux événements traumatiques : la traite transatlantique, la colonisation, l'apartheid, la ségrégation, les violences policières ou encore les discriminations raciales systémiques.

Pendant la traite des esclaves, des millions d'Africain·es ont été arraché·es à leurs familles et forcé·es à vivre dans des conditions inhumaines, privé·es de leurs langues, de leurs cultures et de leur liberté. La colonisation a ensuite imposé d'autres formes de domination : occupation du territoire, travail forcé, violences, humiliations, effacement des cultures et dévalorisation des identités.

Ces héritages ont construit les bases du racisme contemporain. Quand on voit aujourd'hui des discriminations à l'emploi, au logement, dans l'accès aux soins, ou des violences policières ciblant les personnes racisées, ce n'est pas "par hasard" : ce sont des conséquences directes de structures créées pendant l'esclavage et la colonisation.

Pour beaucoup de jeunes et de familles noires, cela peut se traduire par du stress chronique, un sentiment d'insécurité, une perte de confiance envers les institutions ou une nécessité constante de prouver sa valeur.

Mais cela se traduit aussi par des formes de résistance, de créativité, de solidarité et de reconstruction, qui montrent l'organisation des communautés face à l'injustice.

Comprendre ces héritages, c'est donc comprendre que le racisme d'aujourd'hui n'est pas né d'une simple question d'opinion personnelle : il est enraciné dans une histoire longue, marquée par des violences collectives, et il continue d'avoir un impact sur les corps, les esprits et les parcours de vie.

Images racistes à travers l'histoire et discours de haine contemporain

5

Introduction

Les stéréotypes anti-Noir·es sont souvent perçus comme anciens, dépassés, appartenant à un autre temps. Pourtant, loin d'avoir disparu, ils se sont transformés et continuent d'opérer de manière diffuse et persistante. On les retrouve dans le quotidien, à travers des agressions répétées, des regards suspicieux, des remarques banalisées ou des discriminations à l'embauche et au logement.

Ils se manifestent également dans des violences systémiques, notamment dans les rapports avec les institutions, les contrôles policiers, l'accès aux droits ou la représentation médiatique. Enfin, ces stéréotypes sont profondément ancrés dans l'inconscient collectif, hérités d'une longue histoire de colonisation, d'esclavage et de hiérarchisation raciale, ce qui les rend d'autant plus difficiles à identifier et à déconstruire.

Leur apparente invisibilité ne signifie donc pas leur disparition, mais plutôt leur normalisation.

Époque de la traite et de l'esclavage (XVe – XIXe siècles)

Stéréotypes dominants :

- Infériorité raciale et intellectuelle
- Animalisation
- Docilité et paresse
- Hypersexualisation

Ces images influencent encore aujourd'hui les perceptions contemporaines.

Images racistes à travers l'histoire et discours de haine contemporain

Période coloniale
(XIXe – milieu
XXe siècle)

Stéréotypes dominants :

- L'enfant grand et naïf
- Le bon soldat ou le fidèle serviteur
- L'exotique joyeux
- L'infériorité culturelle

Ces images ont façonné la représentation européenne des populations africaines et continuent d'alimenter des préjugés inconscients.

Après les
indépendances
(années 1950-1980)

Stéréotypes dominants :

- Le pauvre à aider
- Le sportif ou l'artiste
- L'immigré « inassimilable »

Ces images ont été largement diffusées dans les médias et la communication humanitaire.

Époque
contemporaine
(1990 à aujourd'hui)

Stéréotypes dominants :

- Menace sécuritaire ou migratoire
- Hyper-performance physique
- Culture populaire réduite
- Résurgence d'images racistes

Ces stéréotypes influencent la manière dont les communautés noires sont perçues dans les débats publics.

Les communautés noires en lutte contre le racisme et les discriminations

6

Introduction

La colonisation, puis le néocolonialisme, ont profondément appauvri de nombreux territoires du Sud global.

Ces rapports inégaux ont poussé des générations d'Africain·es à envisager la migration comme une stratégie de survie et d'émancipation. En Belgique, les premières migrations afrodescendantes débutent dès la période coloniale et s'intensifient après l'indépendance du Congo, notamment avec l'arrivée d'étudiant·es dans les années 1950 et 1960.

Très tôt, les personnes afrodescendantes s'organisent pour créer des espaces de solidarité, d'expression et de mobilisation. Sur les campus universitaires, des cercles étudiants voient le jour, comme le BINABI à l'ULB ou le cercle Kilimandjaro à Saint-Louis. Des espaces médiatiques et politiques émergent également, à l'image de l'émission *Sous l'Arbre* à Palabre sur Radio Campus, qui offre depuis les années 1980 un lieu de débat et de prise de parole afrodescendante.

Ces mobilisations ont conduit à des avancées concrètes. Après la mort de Sémira Adamu en 1998, étouffée lors de son expulsion, les mobilisations citoyennes entraînent l'interdiction de certaines pratiques policières dangereuses et la régularisation de milliers de personnes sans titre de séjour. Le travail militant autour de la figure de Patrice Lumumba aboutit, en 2001, à la création d'une commission parlementaire sur la responsabilité de la Belgique dans son assassinat.

Depuis les années 2010, les mouvements décoloniaux intensifient leurs revendications autour de la décolonisation de l'espace public, de l'enseignement de l'histoire coloniale et de la lutte contre les discriminations systémiques. Cette dynamique est renforcée par les mobilisations Black Lives Matter en 2020, qui rassemblent près de 10 000 personnes à Bruxelles et contribuent à la création d'une commission spéciale « Passé colonial » au Parlement fédéral.

Les communautés noires en lutte contre le racisme et les discriminations

6

Ces luttes ont laissé des traces visibles dans l'espace public belge : l'inauguration de la place Patrice Lumumba à l'entrée du quartier Matonge à Bruxelles, de la rue Lumumba à Charleroi ou encore de l'avenue Lumumba à Mons ; le retrait du buste du général Émile Storms ; ainsi que des avancées en matière de restitution d'objets et de restes humains issus de la colonisation et l'obligation d'enseigner l'histoire coloniale belge.

Malgré ces avancées, le racisme anti-Noir-es reste une réalité persistante en Belgique. Dans un contexte marqué par la montée des extrêmes droites, ces acquis demeurent fragiles. Poursuivre ces luttes reste indispensable pour construire une société plus juste, fondée sur l'égalité, la reconnaissance et un véritable vivre-ensemble.

Quelques pistes pour aller plus loin

/

Livres

Histoire générale de l'Afrique (UNESCO), version PDF GRATUITE, <http://unesdoc.unesco.org/images/0018/001843/184341f.pdf>

Elikia M'Bokolo, « Afrique centrale : le temps des massacres », in Le livre noir du colonialisme, XVIe-XXe siècle : de l'extermination à la repentance, sous la direction de Marc Ferro, Robert Laffont, Paris, 2003

Collectif Mémoire Coloniale et Lutte contre les Discriminations (CMCLD), Actes de la conférence « LUTTE CONTRE LES DISCRIMINATIONS AU REGARD DE L'HISTOIRE ET DE LA MÉMOIRE COLONIALE : ÉTAT DES LIEUX », Bruxelles, 7 décembre 2012. ([A télécharger ici](#))

Estelle Depris, Mécanique du privilège blanc : Comment l'identifier et le déjouer? , Binge Audio, 12 Septembre 2024

Bande Dessinée

Tom Tirabosco, Christian Perrissin, Kongo, le ténébreux voyage de Jozef Teodor Konrad Korzeniowski, Paris, Futuropolis, 2013.

Barly Baruti, Christophe Cassiau-Haurie, Madame Livingstone, Glénat, Bruxelles, 2014

Vincent Bailly, Tristan Thil, Le Rapport Brazza, Le premier secret d'État de la "Françafrique", Futuropolis, 2021

Films et documentaires

Le siège de Jadotville. (2016). [Film]. Richie Smyth, réal. Netflix. https://www.youtube.com/watch?v=gwck8EZjrpQ&t=9s&ab_channel=NetflixFrance

Congo : L'assassinat de Patrice Emery Lumumba (1925-1961). (n.d.). [Documentaire]. Dailymotion. <https://www.dailymotion.com/video/x11ebpf>

Quelques pistes pour aller plus loin

/

Films et documentaires

Le siège de Jadotville. (2016). [Film]. Richie Smyth, réal. Netflix.
https://www.youtube.com/watch?v=gwck8EZjrpQ&t=9s&ab_channel=NetflixFrance

Congo : L'assassinat de Patrice Emery Lumumba (1925-1961). (n.d.). [Documentaire]. Dailymotion.
<https://www.dailymotion.com/video/x11ebpf>

African Empires https://www.youtube.com/watch?v=Z8r33ln2uNc&t=3s&ab_channel=SpecialTouchStudios

Décolonisations – Du sang et des larmes. (2020)

Décolonisations (Arte)
<https://boutique.arte.tv/detail/decolonisations?srsId=AfmBOorYAORvYGM5akyMHLEC6mNKj6tmWN7rPekCW7junZJpQezOwMB>

Njinga: Queen of Angola. (2023). [Série documentaire]. Netflix.
<https://www.youtube.com/watch?v=5z6TntNvGZI>

